

Les fantaisies : faites-vous confiance aux instits?

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Génération plus : bien vivre son âge**

Band (Jahr): - **(2014)**

Heft 54

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



LES FANTAISIES
de Jean-François Duval

Faites-vous confiance aux instits?

Pour faire apprécier telle ou telle matière aux élèves, j'ai toujours été persuadé que la personnalité des professeurs était au moins aussi importante que la «méthode». L'autre jour, je rencontre mon frère, qui était instit. Il garde beaucoup de contacts dans le milieu. Nous abordons le sujet de l'école primaire.

«Il m'arrive souvent, me dit-il, de me retrouver avec des instituteurs et de discuter des actuelles conditions d'enseignement.

– Ah oui, et alors?

– Eh bien, chaque fois je suis étonné, peiné même de voir ce que ce beau métier est devenu au fil des quarante dernières années.

On pouvait se permettre des sorties à vélo. Le maître décidait et on le respectait.

– Que veux-tu dire?

– Je fais allusion à cette époque révolue où le maître était respecté, tant par sa hiérarchie que par les parents des élèves. En un mot, on lui faisait CONFIANCE.

– Tu veux dire qu'aujourd'hui, les enseignants ne sont plus au bénéfice d'aucune confiance?

– Hélas, oui! Désormais, il leur faut rendre des comptes pour tout et rien, se justifier à tout propos. Autrefois, la confiance était là: on savait que la profession exigeait du tact, du doigté, du feeling. Le maître était une sorte d'artiste.

– Un artiste? Où était donc son art?

– Il devait sentir comment faire passer son enseignement, user parfois de tactiques habiles pour y parvenir, savoir relâcher la pression, détendre l'atmosphère au besoin, accepter pour ce faire, pourquoi pas, de sortir de son rôle et de faire le «pitre» devant ses élèves. Ensuite, au bon moment, être capable, d'un claquement de doigts, de reprendre en main cette classe devenue plus réceptive...»

J'imaginai très bien mon frère faire le pitre, je le sais doué pour ça.

«Donne-moi un exemple concret, lui dis-je.

– Je me souviens de sujets plus ou moins rébarbatifs, tels que les règles d'accord du participe passé... Eh bien, pour faire passer la pilule, mes élèves et moi, nous les scandions en chœur sur un air de rap. Je me souviens aussi de chansons improvisées en classe sur un air de guitare, et où revenaient quantité de choux, de cailloux et de genoux...»

Il s'est interrompu un instant, puis a poursuivi.

«Tu vois, le maître savait choisir LE bon moment en fonction de l'état d'esprit de ses élèves, de l'humeur de la classe. Ainsi, de manière spontanée, sans avoir besoin de remplir une multitude de formulaires, ni d'avertir la terre entière (toute sa hiérarchie), on décidait, au gré de l'humeur ou de la météo, d'une sortie pour ramasser des feuilles mortes en vue d'une leçon de dessin, de profiter d'une grosse chute de neige pour aller construire un igloo. On s'échappait dans la nature pour aller tourner une scène d'un film en super-huit dont les élèves étaient les acteurs et qu'on projetait en fin d'année. On se retrouvait soudain au bord d'une rivière pour y bâtir un barrage hydroélectrique. On pouvait se permettre des sorties à vélo. Le maître décidait et on le respectait. Bref, on pouvait.

– On ne peut plus?

– Non. Ce sont autant d'initiatives aujourd'hui impensables! Gare à celui qui s'y risquerait! Tout le monde lui tomberait sur le dos: la hiérarchie à coups de blâme, les parents en poussant des cris d'orfraie, et en déposant des plaintes. Le message que les DIP [NDLR: Département de l'instruction publique] font passer aux instits, c'est: Attention! Imaginez les menaces potentielles que vous faites planer sur ces jeunes têtes! Vous risquez trop gros. Votre responsabilité et celle du département sont engagées.

– Mais c'est bien triste, ce que tu me dis là...»

J'étais assez abattu d'entendre tout cela. Je voulais croire que mon frère se trompait. Je suis allé faire un tour sur son blog, où il traite de ces questions. Parmi les commentaires, l'un m'a fait comprendre qu'il disait vrai. Il émanait de l'une de ses anciennes élèves, aujourd'hui mère de trois enfants (qui vont tous à l'école).

Elle aussi se souvenait, et elle écrivait: «Ce sont parmi les plus beaux souvenirs de mon enfance. Vous avez été un instit exceptionnel... Parmi les merveilleux moments que vous évoquez, vous oubliez les petits Waldstätten que vous nous faisiez dessiner en cours d'histoire, la colombe de ma copine qui avait la permission de roucouler en classe, les lavages de voitures pour financer les courses d'école, et même une descente de la Versoix en canoë! Qu'est-ce qu'on s'est amusé! Tout cela s'est perdu et c'est bien dommage. Ça n'était pas seulement l'école, c'était aussi une magnifique école de vie!»

Un instant, ma tristesse fut balayée. Juste le temps de la lecture de ces quelques lignes...

Retrouvez les écrits de Jean-François Duval sur www.jfduvalblog.blogspot.ch